

Le faut laissi dinse

Autor(en): **Guex, François**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 25

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213983>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^o, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 22 juin 1918. — A propos du doyen Bridel. — Le faut laissi dinse (F. Guex). — Le tour de ceux de 1865. — Les boilles (X. Y. Z.). — A vous, pères et mères ! (Emile Deschanel). — Confidences féminines (Gyp.). — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.



LE DOYEN PHILIPPE BRIDEL

A PROPOS DU DOYEN BRIDEL ¹

Nous avons publié, il y a trois semaines, à propos du centenaire du cataclysme qui, le 16 juin 1818, désola la vallée de Bagnes, un article de notre collaborateur, M. Maurice Gabbud, à Lourtier. Il rappelait le zèle charitable avec lequel le doyen Bridel, alors pasteur à Montreux, s'employa à venir en aide aux sinistrés. Grâce aux efforts du doyen et à ses écrits relatant la terrible catastrophe, il fut recueilli, dans une grande collecte publique, 170,000 francs de Suisse (250,000 francs de notre monnaie actuelle).

Dans son numéro du 5 juin, la *Famille* (Georges Bridel et Cie, éditeurs) a publié, sur le même sujet, un article fort intéressant de M. le professeur P.-L. Mercanton. Cet article est accompagné de la reproduction de deux curieuses gravures anciennes, dont l'une est une sépia de Th. Steinlen.

Enfin, l'*Almanach du Valais*, une publication bien connue, qui a pour fondateur et éditeur M. P. Pignat, à Sion, donne, dans son édition de 1918, un article très intéressant aussi de M. J.-B. Bertrand, pharmacien à Chexbres — un Valaisan — sous le titre : « Le Valais et le doyen Bridel. »

M. Bertrand trace un portrait très piquant de cette figure si originale, si spirituelle, si malicieuse du doyen Bridel, puis en donne une intéressante biographie. Bons Romands et bons Suisses, nous devons un souvenir fidèle à la mémoire de l'auteur du *Conservateur suisse*, qui fut certainement l'un des créateurs de notre littérature nationale.

Evoquons, à ce sujet, le programme du doyen, dont M. Bertrand cite le passage suivant :

Le Suisse devrait avoir une poésie qui lui fut inspirée par sa patrie, qui, pareille aux ruisseaux des Alpes, tantôt se précipitait en casca-

des à travers les rocs escarpés, et tantôt coulait doucement à travers les riantes vallées.

Cette poésie habite chez les montagnards qui, triomphant des saisons, bravant les frimas, voient d'un œil serein bondir les avalanches et sont plus heureux d'habiter une chaumière que personne ne leur conteste, de faire paître leurs vaches sur des rochers infertiles, mais qui leur appartiennent, de redire des chants grossiers, mais qui sont l'expression de leur nature, que d'avoir maison à balcon et d'apprendre à fredonner les airs de Philidor et de Grétry.

Le Suisse peut être grossier et stupide, mais il ne saurait être vil et bas : ces vices sont ceux d'un esclave.

Rappelons encore, à propos du doyen Bridel, ces lignes d'Eugène Rambert, dans le livre *Montreux et ses environs* (H. Furrer, Neuchâtel, éditeur).

Personne, au fond, n'était plus bienveillant que le doyen Bridel, mais il avait cette sorte de malice qui a l'air de n'y pas toucher et qui sait placer à propos un mot d'autant plus piquant qu'il est moins attendu. C'est la malice vaudoise. Il avait aussi, par moments, l'esprit tout en saillies. Tant qu'il fut pasteur au pays d'Enhaut, dans cette pastorale et patriarcale Gruyère vaudoise, le sel dont il assaisonnait ses discours ne fut qu'une grâce de plus. Mais à Montreux, la rencontre journalière d'idées et de prétentions qui l'affligeaient et l'irritaient, transforma les saillies malicieuses en mordantes épigrammes.

« Savez-vous ce qu'a écrit Jean de Muller, disait-il à ses paysans, quand il les voyait se griser de la démocratique éloquence des journaux et des tribunes. Il a écrit cette phrase :

« Personne ne parle autant de la santé que le « malade, de la religion que l'hypocrite, de la « vertu que le vicieux ; et les peuples qui font « un grand bruit de la liberté sont ceux qui « sont le plus près de la perdre. »

Lorsqu'il mourut, après avoir été quarante ans pasteur de Montreux, Bridel, dit Rambert, avait conquis le cœur de ses paroissiens par sa bonté, par son exactitude à remplir ses devoirs, par les soins qu'il donnait aux pauvres, aux malades, surtout à la jeunesse des écoles, et aussi par le prestige de sa réputation croissante et la supériorité de son esprit. Cet homme, qu'on avait pu prendre pour un ennemi de la patrie vaudoise, en était devenu l'un des ornements. On ne parlait de lui qu'avec le respect dû à un bon citoyen, et l'on avait raison. En travaillant à l'émancipation morale de son pays, il avait travaillé à son émancipation politique.

Bridel est le premier écrivain de talent qui ait été et voulu être vaudois. Son nom ouvre la série de nos écrivains nationaux et marque le moment où s'éveilla la conscience littéraire de notre peuple.

... Bridel ne sépare point la patrie vaudoise de la patrie suisse — nous citons toujours Rambert. — Pour être bon Vaudois, il faut d'abord être bon Suisse.

... Nul plus que Bridel n'a contribué à nous

inculquer, à nous assimiler, comme notre propre histoire, l'histoire héroïque de la Suisse primitive.

Le génie vaudois n'apparaît point tout entier dans l'œuvre de Bridel ; Vinet, Olivier, Vulliamin, en réfléchissent d'autres traits ; mais la veine gauloise qui lui est propre, ne se rencontre chez nul autre plus marquée. Quand je dis gauloise, il ne faut pas songer uniquement à certain esprit de malice familial à nos pères, mais encore à ce bon sens, à cette verve libre, à cette droiture de jugement qui distinguaient parmi eux plus d'un franc compagnon. Le doyen Bridel est un homme de la vieille roche. Il ne faut, d'ailleurs, jamais oublier chez lui la préoccupation religieuse, qui épure ce que sa jovialité pourrait avoir de trop accentué, et qui, dans les moments sérieux, jaillit en haute éloquence.

Encore un dernier trait, cité par Rambert et qui caractérise bien l'esprit du doyen Bridel.

Parlant des récits historiques publiés dans le *Conservateur suisse*, Louis Vulliamin, qui devait être un jour son biographe, demandait un jour au doyen :

— Vous avez, sans doute, trouvé ces histoires dans des parchemins bien poudreux ?..

— Silence là-dessus ! interrompit brusquement le doyen.

Puis, avec sa bonhomie toujours malicieuse : « Quand j'étais plus jeune, j'avais deux Muses : l'une était, je crois, celle de la poésie, l'autre, celle de l'histoire ; toutes deux me parlaient à la fois à l'oreille, en sorte qu'écrivant, je n'ai jamais su distinguer nettement ce qui me venait de l'une et ce qui m'arrivait de l'autre. »

C'est bien cela, ajoute Rambert. Les récits du doyen, entremêlés de bons mots, d'anecdotes, de chartes, de fragments purement historiques, ne sont parfois que de gracieux mensonges, plus vrais souvent que n'est l'histoire.

Tête de mulet. — Un vétérinaire passait en revue, dans une ville du Valais, les mulets réquisitionnés pour l'armée. L'un de ces animaux — ils sont très capricieux — refusait de trotter.

— A qui est cette mauvaise tête, demande le vétérinaire.

— Le mulet, il est... à moi, mais son tête il est... à lui, répond le propriétaire de l'animal.

— J. V.

LE FAUT LAISSI DINSE

Ceux de nos lecteurs qui n'étaient pas encore abonnés au *Conteur vaudois*, à l'époque où y écrivait notre ami François Guex, seront heureux sans doute de lire une de ses jolies historiettes en patois. Nous choisissons celle qui est intitulée : *Le faut laissi dinse*. Comme toutes les anecdotes qu'il contait si bien, elle est authentique.

ONNA demeindze dau tsautein derrà, l'été z'alà fère onna promenarda avoué lo syndiquo et quoqué z'ami dè couté lo bou dè la vela.

Tot per on cou, vè la fin dè la vèpra, apré on pare d'einludzo et d'èpelluadè, no furein d'obedzi dè no z'einfatà dein la grandze à Samelet,

¹ Nous devons à l'obligeance de MM. Georges Bridel et Cie, éditeurs, le cliché ci-dessus.

câ plliovessai à vessè, quemein s'on l'usse voue-dià voué dai breintè.

Au bet d'on momein, la grandze fu binstou plliennè dè dzein qu'étan veniu se catzi iquie, tan que la plliodze l'u botzi.

Mâ dein la grandze à Samelet, ne lai fasâ, na pardieu! rein tan biò. Lâi plliovessai quemein défrou, rappô que manquâvè on moui dè tiollè au tâ.

Lo syndiquo, qu'étâi molli quemein onna renallie, desâi tot d'on cou à Samelet, qu'étâi sallâ dè l'ottô po vaire quo lâi avâi tzi li :

— Mâ, me n'ami, tè foudrai prau refère on bocon ton tâ et lâi remettre quoquie tiollè. On è, ma fâi, rudo mô quie dèzo !

— Quan fâ biò tein, lâi repon Samelet ein sè creinsein lè brè, n'ein a pa fautâ; quan ie plliu, on ne pau pa lâi allâ : le fau laissi dînse.

Fs GUEX.

La peur des gosses. — Les gosses, disait quelqu'un, ils ont tout le temps peur : l'été, parce qu'il tonne, et l'hiver, parce qu'il faut aller à l'école.

La Patrie suisse. — Le numéro du 12, juin nous apporte un excellent portrait de M. Amiguet-Massard, le nouveau président de l'assemblée législative vaudoise, et celui de M. Hänni, le malheureux ingénieur séduisant, victime d'une avalanche. L'art y est représenté par la reproduction de fragments des fresques dont M. Ernest Bieler a décoré le vestibule du Musée Jenisch, à Vevey ; le « visage aimé de la Patrie », par des types et paysages du val d'Hérens et d'Evolène ; l'armée suisse, par des scènes du licenciement des bataillons 10 et 13 à Genève ; l'actualité, par des vues de l'Exposition industrielle de Zurich.

LE TOUR DE CEUX DE 1865

Le dimanche 9 juin, un certain nombre de citoyens qui avaient célébré en commun, en 1908, leur cinquantenaire, se sont rencontrés en une joyeuse agape à Savigny, pour fêter, cette fois, hélas ! leurs soixante ans. Quelques places déjà étaient vides ; la camarade, impitoyable, avait passé.

Nous avons, samedi dernier, publié des vers de circonstance qui ont été lus au cours de cette réunion.

Chacun son tour. Dimanche 16 juin, c'étaient les citoyens nés en 1865, heureux, depuis la réunion de leur cinquantenaire, de se retrouver chaque année pour faire l'appel des présents et passer quelques joyeux instants ensemble. Ils s'étaient donné rendez-vous place du Tunnel, où ils trouvèrent leur président, M. Henri Vallotton, du Restaurant des Deux-Gares. Ils ont pris le tram pour Mézières, d'où, pédestrement, sous les parapluies — le soleil était dans les cœurs — ils se sont acheminés, en coupant le trajet de quelques petites haltes — on n'est pas Vaudois pour des prunes ! — vers Oron-la-Ville. Là, un modeste, mais savoureux souper les attendait à l'hôtel des Chemins de fer. La cuisine de M^{me} Mayor et le cellier de son mari sont connus au loin.

Ce fut très gai et, comme à la réunion des 1858, il y eut des vers de circonstance, lus au dessert par leur auteur, M. Favre, député, syndic d'Oron-la-Ville.

Voici ces vers :

Toast aux contemporains de 1865

porté le 16 juin 1918

à la réunion annuelle à Oron-la-Ville.

MESSIEURS et chers amis, il est un vieil usage Qui veut qu'après repas et dans un beau langage, A tous les vieux amis, qui sont les invités, Il soit porté des toasts et beaucoup de santés ! Aujourd'hui, je voudrais, respectant la coutume, Après boire et manger, après viande et légume, Vous adresser à tous, puisque j'en suis patron, Un salut cordial au nom des gens d'Oron !

J'aurais aimé pouvoir, en vers plus beaux et dignes, Célébrer devant vous nos coteaux et nos... vignes, Dont le nectar doré, réveillant nos ardeurs, Auraient aidé sans doute à réchauffer nos cœurs !... Mais hélas ! le pays ne produit que des pives, Dont le jus ne saurait égayer nos convives.

Heureusement, pourtant, que par delà les monts Du bon pays Vaudois, qu'ensemble nous aimons, Il est encore des crus d'un pays de Cocagne Qu'on ne veut point laisser partir pour l'Allemagne ; Car il faut un palais trop fin et trop... romand Pour « comprendre » le goût de nos vins rouges

[et blanc !

D'ailleurs, mieux que personne, il nous sied de [bien boire... Non point en quantité... grands dieux ! n'allez pas [croire

Que « bien boire » est ici synonyme de « emplir », Mais c'est en « qualité », car si j'ai souvenir, En l'an soixante-cinq qui nous donna naissance, La vigne produisit un vin « de circonstance ! » Et tous, vous conviendrez que, pour ce grand motif, Nous avons quelque droit à du « superlatif ! »

Du reste, chers amis, quand vient la cinquantaine, Surtout, quand elle est là et qu'elle nous emmène, Qu'on vieillit doucement de saison en saison, Il faut pourtant savoir se faire une raison !

Les amours sont passés ; pour nous, femmes jolies N'ont plus le même attrait qu'au temps de nos folies. Mais, entre vieux amis, parfois se réunir, Parler du temps passé, revivre un souvenir, Déguster savamment quelque vieille bouteille, Espérant l'an prochain en boire une pareille, Oublier un instant la guerre et les ennuis, Envoyer tout au diable, au moins pour aujourd'hui, Voilà ce qu'à tous ceux, nés en soixante-cinq » Je souhaité, du cœur, et... propose qu'on trinque !

Leçon de botanique. — Un garçonnet revient de l'école.

— Qu'as-tu fait aujourd'hui, en classe ! lui demande une amie de sa mère.

— De la botanique.

— Si le maître t'avait demandé ce que c'est que la camomille, aurais-tu su répondre ?

— Oh ! oui. J'aurais dit que la camomille, c'est ce que bois mon grand frère le lendemain des soirées où il est invité. — V. P.

LES BOILLES

UN hameau perdu dans une combe du Jura bernois. En leur uniforme gris-vert, une trentaine de fusiliers y font bravement leur service. Ce sont des Vaudois. Monter la garde est pour eux presque un bonheur, car les distractions n'abondent pas précisément. Ils ne voient passer ni train ni diligence. Le seul événement est le départ du laitier pour la ville voisine, et ils s'en réjouissent chaque jour. Dame, ils sont philosophes ; ils se disent : quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut aimer ce qu'on a.

Le laitier est un gros réjoui, aux bras d'hercule. Tous les matins, ayant rangé son char devant l'unique fontaine de l'endroit, il tire des deux mains, du bassin où elles rafraîchissent, les grosses boilles de lait et les hisse sur le véhicule. Si aisée est la manœuvre qu'il semble que ce soit un jeu d'enfant. Un jour, les soldats voulurent s'y essayer. Ils étaient là une douzaine. L'un parvint, non sans peine, à mettre en place l'une des boilles. D'autres ne purent pas même les sortir de l'eau. Il faut dire qu'elles pesaient quarante kilos. Goguenard, le laitier accueillait de ses lazzi les efforts des troupiers. « Mais, dit-il, il y a un de vous qui n'a pas encore montré sa force », et il désignait un homme à l'air timide, demeuré à l'écart : « Voyons, toi, si tu es plus vaillant que tes camarades ». L'autre s'approche en hésitant. Une seule boille trempait encore. Il en saisit les anses. Elle ne bougea pas. On l'eût dit vissée dans la fontaine.

— Oh ! là, là, pauvre petit ! s'écria le laitier d'un ton de pitié, tu ne manges sans doute pas à ta faim.

— Patience ! murmurait le soldat en se cramponnant à la terrible boille.

— Tu vas te faire une hernie, mon ami ! Mais, dis-moi, comment arrives-tu à porter ce fusil ? Est-ce ta maman qui te donne un coup de main ?

— Patience !

— Patience, patience ! Si c'est tout ce que sais dire, va plutôt gentiment te coucher, et te fera du bien. Et puis, tu me mets en retard. Bon, tu n'en peux plus. Eh bien, regarde un peu comment on enlève ça !

Mais, avant que le gros réjoui ait touché la boille, le fusilier d'une main la flanque sur char et de l'autre plonge le laitier dans le bain.

Le malin soldat qui cachait ainsi son jeu, tait autre que l'athlète André Cherpillod d'Armand. Il put se vanter d'avoir procédé à la section le plus rare des divertissements fut d'ailleurs le seul : le laitier trempé ne vint pas. X. Y.

La livraison de juin 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Virgile Rossel, La fleur sacrée. — Eden Potts, La ferme de la Dague. Roman. (Troisième partie). — Pierre Kohler, La vérité biographique dans « Adolphe » de Benjamin Constant. (Seconde et dernière partie). — Marcel Loumaye, Soldats-pionniers. — F. Sturge Moore, Soldats-pionniers. (Cinquième et dernière partie). — Louis Les crises anarchiques dans l'ancienne Russie. — Henry de Varigny, Impressions de soldats. — de la victoire de l'archange. — teur George Montandon, Pourquoi l'Allemagne prétend à la domination du monde. — Dr M. Verax, Lettre d'un polonais. — Chroniques anglaises. (H. C. O'Neill.) ; américaine. (G. N. Tricoche.) ; suisse. (Kappa.) ; scientifique. (Henry de Varigny.) ; politique. (Maurice Milloud.) ; politique. (Rossier.) — Table des matières du tome XC. — vue des livres.

La Bibliothèque Universelle paraît au commencement de chaque mois par livraisons de pages.

A VOUS, PÈRES ET MÈRES

Ah ! sans doute, par ce temps de restrictions tout genre et de vie chère, il est certains moments où ce n'est pas tout rose que d'avoir des enfants. Les soucis sont lourds, d'un père de famille qui pas l'heure d'être enrôlé sous le drapeau de la fortune. Mais quelque dur que soient ces moments-là et quelque angoissant le problème, est le « père », quelle est la « mère » qui ne pas fiers de ce titre et voudraient y renoncer ?

Et comme ils applaudiront, pour le coup, sans restriction aucune, à la charmante page que voici extraite d'un livre, aujourd'hui épuisé, qui a pour titre : « Le bien et le mal qu'on a dit des enfants » et pour auteur, M. Emile Deschanel.

La joie d'être père.

Si vous n'avez pas d'enfants, ayez-en un : bord : ensuite, vous lirez la première partie de ce livre.

Si vous avez un enfant, ne la lisez que quand il dormira.

Tant qu'il sera éveillé et près de vous, ne le laissez pas. Ses yeux vous en diront plus que des pages, dans lesquelles, cependant, j'ai recueilli pour vous la fleur de l'âme des plus grands génies.

Le visage de votre enfant ! spectacle d'intérêt inépuisable !... Vos yeux ne peuvent détacher des siens. Le charme, loin de nuire, va toujours croissant. Chaque jour l'enfant en lui de nouvelles grâces.

Aussi chaque jour, désormais, et chaque semaine, et chaque mois, et chaque année, ils les bienvenus.

On compte le temps d'une autre manière qu'auparavant. Toutes ces heures et toutes ces années, vous ne voyez plus qu'elles vous vieillissent, vous voyez qu'elles le font grandir.

D'ailleurs, vous ne vieillissez plus. Au contraire, vous rajeunissez. L'enfant vous fait vieillir.